

## À PROPOS

À propos du livre de Michel Picard, **LA LECTURE COMME JEU**, Collection Critique, Les Éditions de Minuit

Le terme de lecture se prête à des sens variés. Ayant convié normaliens et instituteurs à une conférence relative à la lecture comme jeu que tenait Michel PICARD, nous fûmes très étonnés de voir la surprise de nos auditeurs à entendre parler de la lecture littéraire. Alors que la lecture apparaît au centre des préoccupations de l'enseignant, l'idée même d'une lecture qui ne viserait pas l'information mais ce plaisir particulier donné par le texte en sa qualité, cette idée donc semble exclue d'une réflexion sur la lecture. Il faut former des lecteurs, il faut modifier les apprentissages, il faut apprendre à lire beaucoup, à lire vite : cela est nommable.

Innommable serait donc la lecture littéraire ? À tout le moins apparaît-elle comme un plaisir interdit, réservé au petit nombre, qu'on ne devait pas ébruiter. Si certains ont ce plaisir-là, qu'au moins ils aient la pudeur de ne pas l'exhiber. Parler de ce plaisir solitaire est antisocial, on ne se promène pas en vision dans un bidonville, on ne parle pas de plaisir esthétique face à l'illettrisme. Et si c'était l'inverse ? Peut-être empêchons-nous nos enfants de lire en leur parlant exercice ou devoir au lieu d'avouer ce plaisir-là : on n'a jamais fini de jouer, nous adultes, nous jouons encore avec la lecture : la littérature, c'est un jeu d'enfant !

L'originalité de Michel PICARD est de réfléchir à la littérature à partir du jeu. Les travaux de HUIZINGA et ceux plus récents de CAILLOIS et de CHATEAU sont mis au service de cette recherche. Comme l'éclairage de la psychanalyse n'est pas négligé, ce livre a contre lui nos préjugés, nos résistances.

On l'a dit "trop difficile" : qui ne voit que cette difficulté-là n'est pas toute intellectuelle ? Qu'il n'est rien de plus difficile que d'entendre ce dont on ne veut rien savoir ? Quel psychologue peut accepter de voir liée la jouissance toute spirituelle de la lecture à l'interprétation toute matérialiste de la pensée freudienne ? Qui peut accepter une analyse de la lecture supposant une bonne distance sans se voir questionner sur sa propre aptitude à lire ? Ne fait-il pas partie de ces mauvais lecteurs qui s'identifient régressivement à l'un des personnages du texte qu'il confond avec une personne de la vie ? Sait-il même s'il s'agit non d'un seul actant, mais d'un scénario, d'une situation ? Ne dévore-t-il pas les livres comme un nourrisson qui tète, goulûment, avec avidité ? N'a-t-il pas envisagé jusque-là la lecture littéraire avec la théorie de la communication ? C'est à une lecture décapante que nous invite Michel PICARD : il nous fait perdre notre innocence (illusoire), notre naïveté (feinte) et découvrir et recouvrer le plaisir de jouer : voulez-vous, avec Michel PICARD, jouer à la littérature ?

Le jeu de la bobine est le fin mot de l'histoire : "Fort" "da", tout est là. Jouer, c'est nommer l'absent, l'absente, l'absence. C'est répéter la séparation, en avoir du plaisir. Je cesse d'être victime : maman est partie, je jette la bobine, je transforme en activité ce que, nourrisson, j'ai subi. Encore faut-il, comme le dit WINNICOTT travaillant après FREUD sur le jeu, avoir eu une bonne mère, c'est-à-dire une mère suffisamment bonne pour avoir illusionné tout d'abord, pour vous désillusionner ensuite. Elle a su s'adapter activement aux besoins de l'enfant, s'en occupant sans contrainte et sans éprouver de ressentiment. À mesure que l'enfant a pu tolérer les résultats de la frustration, elle a su diminuer son adaptation active. L'adaptation première a pu donner à l'enfant l'illusion d'une réalité extérieure qui correspondrait à sa propre capacité de créer. Avant la reconnaissance et l'acceptation de la réalité (tâche infinie...), il existe un état intermédiaire qui se situe entre le subjectif et ce qui est objectivement perçu. "L'espace potentiel" est, comme l'écrit WINNICOTT dans **Jeu et Réalité**,

"une aire neutre d'expérience qui ne sera pas contestée. On peut dire à propos de l'objet transitionnel, qu'il y a là un accord entre nous et le bébé comme quoi nous ne poserons jamais la question : "Cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ?" L'important est qu'aucune prise de décision n'est attendue sur ce point. La question elle-même n'a pas à être formulée". La constitution de cette aire transitionnelle nous rendra par la suite apte à jouer, découvrir, créer : cet espace-là, la lecture l'investira.

C'est dans cet espace intermédiaire où on n'est ni dans la réalité ni dans l'hallucination que s'établit le jeu. "Le contraire du jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité", dit FREUD, et voilà pourquoi la littérature nous engage. La réalité psychique trouve son compte à cette dénégation temporaire de la réalité extérieure. La littérature nous rend apte à accepter quantité d'événements, de sentiments et de violences que nous ne saurions tolérer dans la réalité. Les pulsions partielles qui ne peuvent trouver d'issue dans la vie quotidienne ont trouvé une soupape dans la littérature. Le jeu littéraire est notre garde-fou : celui qui jouit de sa lecture ne saurait être un criminel. FREUD n'écrit-il pas : "la psychanalyse dit-elle autre chose que ce que PLATON disait déjà, que les bons font en rêve ce que les méchants font en réalité", et la réalité n'est-elle pas semblable au rêve éveillé ? Ainsi nos pulsions orales, anales, scopiques se voient sublimées par la littérature : elle les met en jeu, elle se joue de nous.

Nous lisons mal : nous sommes trop près, nous sommes trop loin ; il y a des règles du jeu, nous ne les respectons pas.

- **Trop près** : nous voilà lecteur psychotique. "L'illusion est carrément prise pour la réalité." Il s'agit d'une lecture aliénée, régressive, où les mécanismes de deuil laissent place à ceux de la mélodie. "Elle s'appuie, comme *Les Trois Mousquetaires*, sur des structures défensives primitives, clivage, idéalisation, dénégation, identification projective, etc. Hallucinoire, ou presque,, elle se situe dans le pré-ludique, dans un univers où sont perdues la différenciation entre le Soi et le monde, la capacité d'être seul et de supporter les séparations." Comme tout psychotique, ce lecteur prend le langage à la lettre : au lieu de jouer avec son lapin en peluche dans l'aire transitionnelle, il entendra "mon lapin" et croira peut-être à une parole réellement adressée à un lapin ; incapable de "métaphoriser", comment la sublimation lui serait-elle possible ? La sublimation est à son niveau le plus bas. "Le lecteur, mortellement "sérieux", n'accomplit sa vie que par procuration. (...) Ses angoisses se projettent sur l'histoire avec une violence qui n'a d'égale que celle avec laquelle celle-ci est avidement dévorée." (Page 118.)
- **Trop loin** : face à ce mauvais lecteur qui, d'être pris au jeu tombe "hors jeu" se trouve un autre type de mauvais lecteur qui se défend de cette lecture hallucinoire : il est trop loin, il ne joue pas, il est non dupe, on ne la lui fait pas, il ne glissera pas "sur les toboggans de la régression infantile", il évitera de reconnaître le moindre investissement, la moindre émotion pour se contenter d'une "dénégation craintive" et d'un "décodage rationalisant plus ou moins compliqué". LACAN ne dit-il pas que les non-dupes errent (les non-noms du père) ; indiquant par là l'impossibilité d'échapper à la castration.

Le bon lecteur est bon joueur : il sait risquer quelque chose. La gratuité du jeu est un leurre, une dénégation, il n'y a pas de jeu sans investissements économiques, psychiques, que les théories spiritualistes du jeu escamotent et méconnaissent : qu'il n'est de jeu qu'avec enjeu, c'est ce qu'illustre la lecture littéraire dès qu'on l'envisage sous l'angle de la psychologie matérialiste de l'inconscient. La psychanalyse cependant n'insiste pas sur la capacité de l'adulte à jouer, comme si le jeu était réservé à l'enfance. "Nous ne savons renoncer à rien", dit FREUD, et pas même à jouer, même si nous baptisons nos jeux de termes anoblis comme la création littéraire, l'humour, le mot d'esprit. Le jeu n'est-il pas réservé à l'enfance ? Quand nous autoriserons-nous à dire à nos élèves qu'on ne lit pas par devoir mais par jeu ? Les inhibitions à la lecture ne viennent-elles pas aussi de ce mensonge-là ? Les spécialistes de l'esthétique parlent de l'art comme les psychologues parlent du jeu : quand donnerons nous aux enseignés les règles de ce jeu-là ?

Nous sommes fascinés par l'émetteur lorsque nous appliquons à la littérature cette théorie, si insuffisante en ce domaine, qu'est la théorie de la communication. Nous ne pensons qu'à produire, sécréter, émettre, excréter : n'oublions-nous pas souvent qu'on donne parce qu'on a reçu ? Dans une société où triomphe la fixation anale, on parle des artistes, des créateurs, rarement de ceux qui les entendent, de ceux qui apprécient leur œuvre, de ceux pour qui, par qui, ils ont fait une œuvre. On peut se demander, dans les stéréotypes concernant l'opposition du masculin et du féminin, si le refoulement du travail, du désir de celui qui reçoit ne ferait pas partie du déni du féminin. Comme si la position du masculin ne se soutenait de la différence des sexes ! Comme si l'activité de l'émetteur ne supposait une activité du récepteur pour, à tout le moins, le reconnaître et le constituer comme tel... Tout écrivain n'est-il pas d'abord lecteur de lui-même ? Pourquoi considère-t-on que le but de la lecture, c'est l'écriture, jamais l'inverse ? Exceptionnellement, intéressons-nous donc au public, au lecteur, au joueur de la littérature.

Activité du lecteur qui constitue de sa propre substance le livre qu'il a sous les yeux, mise en jeu de ses fantasmes qui saisissent le texte à bras le corps : on est loin de Cosette face à sa poupée qu'elle contemple fascinée sans pouvoir y toucher. Le besoin de maîtrise y trouve son compte : le sujet triomphe de l'objet, l'attaque, se l'approprie, le digère, l'éjecte. Le déchiffrement des signifiants noir sur blanc, "l'assimilation captation" par l'amélioration en signes, puis en significations, le rejet perpétuel nécessité par la progression au long des lignes et des pages témoignent suffisamment de quels vestiges pulsionnels l'élaboration lectrice est constituée. Mais, comme le signale FREUD dans **Malaise dans la civilisation**, toute la civilisation ne repose-t-elle pas sur l'érotisme anal sublimé ?

On peut refuser de jouer : on est pris par l'illusion référentielle, on croit que COMBRAY, c'est ILLIERS, que RONCEVAUX dans **La chanson de Roland**, c'est bien la photographie du col, on prend les signifiants pour la chose, on oublie qu'il s'agit de représentations que le lecteur, jouant avec le texte, constitue avec des données qui lui échappent en partie, "*comme s'il avait souscrit une sorte de contrat de méconnaissance*" (J. CHASSENET-SMIRGEL). Qu'il n'est de roman que familial, où les théories sexuelles infantiles ressurgissent, c'est ce qui rend compte de l'épargne psychique, nous permettant de jouir de nos propres fantasmes sans scrupules ni honte ; mais le jeu n'est pas le fantasme, il suppose une mise à distance et une élaboration. C'est dans l'aire transitionnelle que campe notre lecteur, c'est en elle que se constitue l'illusion littéraire. Ce joueur-là n'est-il pas un pervers ? Le bon lecteur ne saurait être psychotique : il n'aurait plus de plaisir, il serait toujours rationalisant. Savoir établir la bonne distance, n'est-ce pas parfois être dans la position du fétichiste qui sait bien que le phallus maternel n'existe pas... "mais quand même"... La littérature serait-elle une protection fantasmatique contre la castration ? Comme la sublimation se constitue des tendances nerveuses, on voit qu'il n'est d'œuvre culturelle dont on ne puisse dire à tout le moins qu'elle est issue des tendances pulsionnelles partielles, pré-génitales qui ont trouvé là leur soupape. Avec la lecture littéraire, nous adultes, savons bien qu'il s'agit de fiction : seul un enfant pourrait y croire. Comme le montre Octave MANNONI dans son article, "**Je sais bien, mais quand même**", la crudité (supposée) de l'enfant sert de caution, d'alibi à l'adulte. L'enfant, victime et garant de la jouissance de l'adulte : il faut le berner pour croire qu'on a cessé de croire. Le bon lecteur sait qu'il lit comme le fétichiste sait bien qu'il n'est point de pénis à la mère : il n'est pas comme ces enfants qui croient tout ce qu'on leur raconte, il n'est point dupe... "mais quand même" ! Cependant ne confondons pas jeu et perversion, même si on dit de l'enfant qu'il joue et que c'est un pervers polymorphe, ces deux prédicats ne sont pas pour autant superposables.

Si la littérature est un jeu, et tout lecteur un joueur, de quel jeu s'agit-il et quelles en sont les règles ? Quand on ne tombe pas dans les stéréotypes du lecteur passif, on rencontre un autre écueil, celui de subjectiver trop la lecture et de tomber dans un "impressionnisme spontanéiste" qui méconnaît la résistance du texte. Comme le souligne Michel PICARD, c'est à une époque où "*la standardisation des comportements, des mœurs, des valeurs d'échange, des systèmes représentatifs, des goûts, des besoins, des émotions*" domine qu'on exalte le "*mythe de la subjectivité radicale*" et

l'individualisme. De même que les Stoïciens se disaient libres de penser qu'ils étaient libres de penser, tout contenu dont ils n'étaient pas l'auteur leur échappant, de même l'idéalisme aujourd'hui consiste à se sentir comme tout le monde, radicalement différent... Face à ce subjectivisme, il nous faut donc parler à la suite de Michel PICARD de la résistance du texte. La lecture est une épreuve, elle comporte une part de risque, elle permet de *"traiter le danger à doses homéopathiques"*. La lecture littéraire permet à la fois l'intégration de la réalité sociale et de la réalité psychique. On peut parler avec Michel PICARD d'épreuve de réalité ludique. En sortir victorieux, *"c'est s'assurer de son identité dans son vacillement même"*. "Au risque de se perdre", tel est l'enjeu de cette épreuve ludique qu'est la littérature. En ce sens, la science-fiction nous renvoie le miroir de cette "inquiétante étrangeté" que nous côtoyons sans cesse dès que nous abordons des textes littéraires où cette familiarité innommable ressurgit sous le masque fissuré. C'est de supporter ces épreuves que nous devenons autre, plus résistant, de ces "apprentissages par délégation" qui nous assouplissent sans nous maltraiter. Mais il faut accepter les règles du jeu. Règles générales de symbolisation propres à une société donnée, codes spécifiques, règles implicites et cependant contraignantes, ces règles, on en parle peu. On réduit l'apprentissage de la lecture à un niveau élémentaire, *"on finit par accorder une compétence littéraire et critique à toute personne sachant déchiffrer"*, on peut lire **Madame Bovary**, comme Madame Bovary lisait : nul ne peut empêcher un joueur de tricher.

Pour celui qui réfléchit, à la suite de Michel PICARD sur la littérature, les œuvres littéraire apparaissent historiquement comme des jeux. Les jeux de langage se retrouvent dans les cours d'amour du XIIe siècle, dans la poésie du XVIIIe siècle, chez les surréalistes, etc. Ne pourrait-on même ajouter que la critique littéraire elle-même est en jeu ? Comme le signale HENRIOT, s'il y a du jeu, c'est d'abord parce que dans le joueur, cela joue. Et le lecteur n'échappe pas à la règle. En lui aussi, il y a du jeu. Il est composé, il est multiple. Des instances distinctes le constituent. N'est-il pas triple ? En effet, Michel PICARD, après avoir enraciné le plaisir ludique de la lecture dans l'histoire littéraire et dans l'enfance du sujet, nous permet de distinguer en ce joueur le lectant, le liseur et le lu. Qu'en est-il au juste ? *"Le liseur maintient sourdement, par ses perceptions, son contact avec la vie physiologique, la présence liminaire mais constante du monde extérieur et de sa réalité"*. C'est lui qui est sensible au cadre. Lit-on le même roman dans une cuisine mal éclairée, à la table commune ou dans un beau fauteuil seul, à fumer sa pipe ? Dans une édition de luxe reliée pleine peau ou dans une collection de poche ? Dans un hall de gare ou dans son bureau ? Toutes ces contingences surdéterminent la lecture et sont perçues par le liseur, sensible comme aurait dit LEIBNITZ à toutes ces perceptions insensibles. Ce liseur n'est pas seul, le lu l'accompagne *"s'abandonnant aux émotions modulées suscitées pour le Çà jusqu'aux limites du fantasme"*, c'est lui qui est pris au jeu, qui participe dans ses côtés régressifs et fusionnels, toujours surveillé et tenu en lisière par le lectant *"qui tient sans doute à la fois de l'idéal du Moi et du Surmoi"*, il *"fait entrer dans le jeu par plaisir la secondarité, attention, réflexion, mise en œuvre critique d'un savoir, etc."*

Si la seconde topique freudienne paraît inadaptée à rendre compte de cette tripartition, malgré une certaine analogie, l'imbrication lacanienne des trois registres de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel serait peut-être plus adéquate. Mais, souligne Michel PICARD, le jeu de ces trois instances, leur dialectique, apparaît comme un jeu dont les règles nous sont encore bien mal connues. Il faudrait par exemple voir fonctionner ces trois instances lectrices, pour nos divers types de lecteurs. On trouve chez PLATON une hiérarchisation des vertus dans l'individu comme dans la cité. Le bon gouvernement sait hiérarchiser la raison, le courage et la tempérance. Si l'intempérance triomphe, on est dans la démagogie. Si les courageux, les militaires dominant, c'est la junte. Ne pourrait-on pas dire de même que le bon lecteur sait mettre de l'ordre dans ses trois instances ? Le lecteur psychotique ne laisse-t-il pas la part belle au "lu" ? Quelle instance triomphe-t-elle chez le lecteur névrosé ? Ne fait-il pas comme ce cocher qui tuerait ses chevaux et s'étonnerait ensuite de ne point avancer ? Quel type de lecteur êtes-vous ? Comment jouent en vous ces trois instances du "liseur", du "lu", du "lectant" ? Désirez-vous le savoir ? C'est à vous de jouer.

Il y a de mauvaises lectures parce qu'il y a de mauvais lecteurs. Les mauvais livres sont ceux avec lesquels on ne peut pas jouer. Tout entiers dans l'idéologique, ils interdisent toute distance, tout humour, tout regard critique. À l'inverse, on peut aussi réduire cette distance, la supprimer, par exemple en oubliant le style indirect libre de **Madame Bovary**, on peut se servir d'un jeu pour ne pas jouer, comme d'un livre pour caler une table à l'équilibre précaire, dirons-nous, où il y a du jeu, mais on peut jouer avec de mauvais livres sitôt qu'on a su s'exercer aux jeux les plus retors. Apprendre à lire, apprendre à jouer : comment faire ? Précisément parce qu'il y a du jeu, tout n'est pas donné. Comment l'École peut-elle aider à jouer à la littérature ? Il ne s'agit donc pas de faire lire, mais de développer un type de relation particulier, le jeu à la littérature. L'École peut-elle remplacer une "mère suffisamment bonne", comme on le lui demande constamment ? À tout le moins peut-elle rendre présente la littérature dans l'univers de l'enfant et cesser de privilégier la lecture d'information, de distraction et d'évasion. Cela supposerait déjà des maîtres ayant le goût de ce jeu-là. Mais la formation du lecteur ne relève-t-elle pas, comme celle de l'analyste, de l'impossible ?

On sait lire, on sait jouer avec ses fantasmes, les tenir à la bonne distance, on peut jouir du signifiant. On accepte que le texte ne vous soit pas adressé : c'est écrit et ça ne vous concerne pas, le sujet qui écrit ne vous parle pas, ça parle pour lui, mais pas à vous, et vous savez l'entendre ou plutôt le lire, et vous savez même ne pas vous intéresser à lui comme sujet. Le livre se suffit : la littérature est un jeu ; cesserons-nous d'être le témoin du jeu des autres, téléspectateur du sport ou de la littérature ? Quand accepterons-nous, à une époque de "déludification", d'entrer dans le jeu ?

Annette BLOCH-JAMBET